latines anciennes : ce début laisse affleurer de manière particulièrement sensible l'osmose du judaïsme alexandrin et de la civilisation à laquelle il a emprunté jusqu'à la langue d'un livre rédigé en grec. Ceci est vrai tour à tour d'une méditation sur la destinée humaine, où répond à la philosophie des impies (païens) la foi juive en la destinée heureuse des justes, et du grand éloge de la sagesse où une oraison sur les attributs de l'Esprit coexiste avec une intégration des sciences hellénistiques de la nature (de la physique des éléments à la zoologie) aux dons de la Sagesse à l'homme. Les témoins indirects de ces chapitres invitent à de passionnantes enquêtes sur l' « humanisme réfracté » des Pères latins, qui se sont imprégnés, à travers ce livre, de tant de catégories et de thèmes propres à la mentalité hellénistique. On y voit puiser de grands évêques aussi bien que des hérétiques (Priscillien !) et des moines (Cassien).

Le verset 7, 23 sur l'Esprit est au rendez-vous de bien des spéculations pneumatologiques chrétiennes, tandis que la péricope 7, 15-22 « autorise », par la caution d'un livre saint, l'ouverture de la culture chrétienne à l' « encyclopédie » des futurs *trivium* et *quadrivium*, et même aux sciences de la nature. On souhaite que cet admirable instrument de travail encourage les recherches sur les croisements chrétiens des sagesses biblique et antique, en posant les problèmes au niveau premier de la génération alexandrine de Philon. Le rayonnement de la *Sagesse* dans l'Occident latin n'intéresse pas seulement la formation de la mystique chrétienne occidentale ; il regarde, à l'égard de Philon, la « levée » de la culture et de la pensée occidentale à travers ce *medium* privilégié d'un ferment judéo-grec d'Égypte. D'où, en cette *translatio sapientiae*, le poids des mots qui ont le plus anciennement *traduit* les concepts judéo-grecs de l'auteur du livre.

Jacques FONTAINE.

Éditions diverses.

Hans Jürgen TSCHIEDEL, *Caesars « Anticato ». Eine Untersuchung der Testimonien und Fragmente* (Impulse der Forschung, Band 37) : Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1981, XIII + 149 pages.

Cet ouvrage est issu de la première partie d'une thèse d'habilitation soutenue en 1976. Il contient l'édition, la traduction et un commentaire très complet des fragments conservés de l'*Anticato* et des témoignages anciens le concernant, tandis que les problèmes généraux, historiques et littéraires sont abordés en introduction. Quelques pages de conclusion font honnêtement le point de ce que de trop rares et trop minces fragments nous permettent de savoir ou d'entrevoir à propos du pamphlet de César.

Jean-Louis FERRARY.

Lucio Anneo Seneca de tranquillitate animi a cura di M. G. CAVALDA SCHIROLI : Bologna, C. L. U. E. B., 1981.

Cette édition commentée a une destination essentiellement pédagogique et nul doute qu'elle ne rende de grands services aux étudiants italiens.

Elle pourra aussi être utile, par son appareil de références philosophiques notamment, aux enseignants français : la bibliographie et les *indices* en rendent la consultation facile. L'introduction résume bien les problèmes posés par le dialogue, — en négligeant un peu le malaise de la civilisation néronienne. La personnalité de Serenus (p. 9-11), les « modèles philosophiques » (p. 14 et suiv.) traitent d'un peu haut la maturation spirituelle du dédicataire et l' « éclectisme de Sénèque » : les travaux français, notamment ceux de P. Grimal, sont plus cités qu'assimilés. La situation chronologique proposée, un peu avant la retraite de Sénèque, et avant le *De Otio*, est plausible. L'établissement du texte fait fond sur la collation de Gertz, mais renonce à certaines hardiesses : exemple II, 13, le déplacement de *Iam flectamus...* ; il arrive qu'on transige avec les corrections spécieuses, comme V, 1... (*sat, satis*) *satellites*. L'auteur a déplacé VI, 4 de Waltz en VII, 2 et remanié l'ordre des deux chapitres, avec une explication rapide (p. 85). Il manque à l'édition un apparat critique même sommaire. Le commentaire est assez riche, plus copieux sur les thèses philosophiques que sur les problèmes de civilisation ; il est faible (p. 66) sur les villégiatures à la mode, sur le jeu des *latrunculi* (p. 123), sur les problèmes de la *familia* et du patrimoine (p. 91). On néglige, pour XIV, 4 sq., l'obédience philosophique de Canus Julius (rapprochement avec Lucr., III), et l'économie des *exempla* (*Graeca, Romana*), dans XVII, est mal analysée, surtout la valeur des images de l'*otium* romain (les Scipions, 4 sq.) ; on n'éclaire pas du tout l'allusion aux *legum conditores...* (Platon, Lycurgue, Solon, etc.). Signalons enfin l'erreur de p. 81 sur la chronologie de Curius Dentatus (— 190) et l'équivoque malheureuse du commentaire-traduction de ... *puerilium litterarum* : « degno di ragazzi » : l'auteur est-il d'accord avec A. Setaioli?

Jean-Marie André.

Mario De Nonno, *La grammatica dell'Anonymus Bobiensis* (*G. L., I, 533-565* Keil), edizione critica... con un'appendice carisiana (Sussidi Eruditi, 36) : Roma, Edizioni di storia e Letteratura, 1982, xxxv + 91 pages. L. 12 000.

L'édition princeps de ce petit traité avait été procurée en 1837 par J. von Eichenfeld et S. Endlicher dans leurs *Analecta grammatica maximam partem anecdota*. Comme H. Keil, en publiant à son tour le texte en annexe aux ouvrages de Charisius et de Diomède dans le tome I des *Grammatici Latini*, avait négligé de collationner lui-même l'unique manuscrit, la présente édition est donc en réalité la deuxième. Le titre donné par Keil (*Ex Charisii arte grammatica excerpta*) était du reste erroné, comme il l'a reconnu plus tard, mais explique pourquoi, par référence aux *G. L.*, on continue à nommer à tort *Excerpta Bobiensia* ce qui est en réalité un traité indépendant datant du v^e^ siècle, complet mais portant seulement sur les trois principales parties du discours déclinables (cf. l'*Institutio de nomine, pronomine et uerbo* de Priscien..., qui d'ailleurs consacre aussi quelques lignes au participe). On admet depuis K. Barwick que cette *Ars Anonyma Bobiensis* dépend, par l'intermédiaire d'une version abrégée à laquelle a puisé aussi

Dosithée, de la compilation mise au point par le maître de Charisius, et qui a fourni à celui-ci sa source principale.

M. De Nonno a relu avec beaucoup de soin le texte du manuscrit de Naples, *Bibl. Naz. lat.* 2 (olim Vindobonensis 16) et a corrigé sur de multiples points de détail la lecture des premiers éditeurs Viennois, dont Detlef Detlefsen avait remarqué dès 1858 les imperfections. On trouvera dans la préface, abondante et documentée, des indications tout à fait à jour sur le recueil factice de Naples, formé de la réunion de quatre ensembles, tous en provenance de Bobbio, et dont les deux derniers sont les restes de deux manuscrits du v[e] siècle en semi-onciale cursive contenant entre autres Probus et Sacerdos I et II (codex unicus). Moins prestigieux que nos luxueux Virgile, ces manuscrits de travail datant de l'Antiquité tardive nous renvoient l'écho de l'école de grammaire : on y trouve des données précises sur ce qu'était l'orthographe (y compris celle des mots grecs) ainsi que sur les habitudes graphiques en milieu scolaire. Très utile en ce sens est l'étude faite par M. De Nonno des abréviations utilisées par le copiste antique.

En annexe, deux suppléments concernant Charisius : l'étude d'un court extrait de cet auteur dans une marge du ms. *Vat. lat. 3313* de Priscien (s. IX[1]), et une reconsidération de Char. 312, 19-22 B., où l'on doit préférer le texte de Keil à celui de Barwick.

Louis HOLTZ.

Commedie latine del XII e XIII secolo, Universita di Genova, Facolta di lettere, Pubblicazioni dell'Istituto di Filologia classica e medievale 68, 3 vol. gr. in-8°, I, 1976, 344 pages ; II, 1980, 393 pages ; III, 1980, 360 pages.

Cette nouvelle publication du corpus des « comédies » médiévales se fait, comme nous l'indiquent les préfaces des différents tomes actuellement parus, sous la direction de M. Ferruccio Bertini. Le détail est le suivant :

Vol. I : Vital de Blois, *Aulularia* (F. Bertini) ; Matthieu de Vendôme, *De Afra et Milone* (P. Busdraghi) ; *Pamphilus, Gliscerium et Birria* (A. Savi) ; *De tribus puellis* (S. Pittaluga).

Vol. II : *De nuntio sagaci* (G. Rossetti) ; *Babio* (A. Dessi Fulgheri) ; Geoffroy de Vinsauf, *De tribus sociis* (E. Cadoni) *De clericis et rustico* (F. Cadoni).

Vol. III . *Pamphilus* (S. Pittaluga) ; Vital de Blois, *Geta* (F. Bertini) ; *Baucis et Traso* (G. Orlandi) ; *De mercatore* (P. Busdraghi). A ces textes s'ajoute, dans le même tome, une bibliographie.

Nous ne pouvons entre ici dans le détail des commentaires. Retenons quelques tendances générales. L'esprit d'ensemble de cette édition est défini avec beaucoup de netteté, mais il n'exclut pas chez les différents commentateurs l'initiative et la liberté. Le but recherché est d'apporter à la connaissance et à la diffusion de ces textes importants tous les moyens techniques de la critique moderne. Les auteurs cherchent à nous donner des apparats critiques exhaustifs dans lesquels ils font figurer toutes les leçons, même manifestement fautives, de leurs prédécesseurs. A cet égard, le recueil

de Cohen est durement contesté, non sans raisons. Du reste, l'esprit de nuances n'est nullement négligé et les mérites personnels de Cohen ne sont pas méconnus, non plus que ceux de certains de ses collaborateurs, comme Dain. La méthode employée alourdit parfois un peu le présent commentaire. Mais on ne doit pas la regretter et il faut féliciter l'Université de Gênes d'avoir assumé si généreusement une tache aussi ample.

Chaque pièce bénéficie donc d'une introduction parfois très longue où sont étudiées l'attribution, les sources, les données historiques, culturelles et linguistiques ; les principaux problèmes d'histoire littéraire que pose chaque ouvrage sont soigneusement mis en lumière. Leurs données peuvent être précisées en appendice (cf. *De mercatore*). Nous ferons une seule observation : il serait généralement souhaitable qu'une analyse de chaque œuvre, avec son plan détaillé, figurât au début de chaque introduction. Cela est utile pour les questions relatives à la composition et facilite beaucoup le travail.

Nous nous bornerons ici à rappeler les grands débats qui s'offrent à la critique moderne à propos de ces « comédies ». D'abord, méritent-elles vraiment d'être classées dans ce genre? En second lieu, sont-elles vraiment, comme l'a cru Faral, à l'origine du fabliau? La présente édition présente avec honnêteté et minutie l'état des questions. Elle ne prétend pas trancher mais elle permet d'arriver à des suggestions à la fois précises et nuancées.

Elles sont nuancées parce que les réponses ne sont pas les mêmes dans tous les cas. On s'aperçoit que le genre de la comédie latine est souple. Il comprend des imitations de l'élégie et de la satire qui se présentent comme des récits souvent à peine dialogués mais aussi des textes très proches de la comédie latine antique et où l'auteur a réfléchi d'une façon manifestement très consciente sur les exigences de la représentation scénique. Une telle diversité ne doit pas nous conduire à nier radicalement l'unité de notre corpus. Il faut plutôt penser qu'elle réside essentiellement dans une certaine pratique de la parole : les auteurs écrivent en latin. Ce sont très souvent les mêmes qui ont rédigé les *Arts poétiques* édités par Faral. Ils défendent une culture littéraire qui possède deux formes d'expression poétique : le récit (épique ou élégiaque) ; le dialogue. Nos écrivains tendent à la fois à les distinguer et à les combiner. De même, dès l'instant qu'un tel théâtre est rédigé en latin, le problème du public se pose en termes particuliers : la lecture prend une place aussi importante que le théâtre et, quand il y a représentation, elle ne peut s'accomplir que dans le cadre de l'école, où elle est loin d'être exclue mais peut faire la place grande à l'érudition.

C'est en fonction de telles idées qu'on doit répondre à la question relative au fabliau. Il s'agit d'une forme populaire de langue vulgaire. Mais, dès lors qu'elle dépend d'auteurs qui ont nécessairement appris leur langue, elle a des sources plus savantes qu'on ne pourrait croire. Faral avait donc raison pour une large part. Mais il est vrai aussi que le fabliau a pu avoir aussi d'autres sources dont les *Carmina cantabrigensia* nous donnent une idée et qu'il possède parfois en commun avec nos comédies.

Il s'agit en réalité d'un problème de culture. Celle-ci intervient de manière globale. Peut-être, à cet égard, nos éditeurs auraient ils pu insister

davantage sur les aspects proprement médiévaux de nos comédies. Elles transposent fortement les données sociales de leurs modèles antiques et elles les confrontent avec le monde contemporain. Ce n'est point un hasard sans doute si Jean de Salisbury apparaît parfois à l'horizon de nos textes : il fut, dans le *Polycraticus*, l'un des meilleurs lecteurs médiévaux de Térence, dont il utilisa le Gnathon pour combattre à la fois les hypocrites et les mauvais vassaux. De même les malheurs d'Abélard ne semblent pas inconnus de nos auteurs comiques, qui opposent au demeurant leur culture littéraire à la scolastique naissante. Nous assistons dans nos pièces latines à la rencontre d'une culture à la fois traditionnelle et rénovée et d'une société où les clercs veulent tenir leur place entre chevaliers et paysans (*rustici*). On peut ainsi rendre aux lettres leur place dans les principaux courants de la recherche historique moderne.

Il n'est pas étonnant dans ces conditions que les comédies latines du Moyen Age suscitent actuellement un si grand nombre de travaux. M. Bertini a le mérite de les énumérer dans chacune de ses introductions, tenant ainsi son lecteur au courant. D'une manière générale, il faut se réjouir du bel instrument de connaissance et de travail qui nous est ici proposé.

Alain Michel.

Adolphi Mekerchi Brugensis, *De ueteri et recta pronuntiatione linguae Graecae commentarius* (Adolf van Meetkercke, *Kommentar zur richtigen alten Aussprache des Griechischen*), herausgegeben und übersetzt von Johannes Kramer (Beiträge zur Klassischen Philolgie, Heft 136) : Meisenheim am Glan, Verlag Anton Hain, 1981, 206 pages.

Parallèlement aux fonctions politiques et diplomatiques qu'il exerça en Belgique et aux Pays-Bas (alors secoués par la Réforme et la résistance à la domination espagnole), Adolf van Meetkercke (Bruges, 1528-Londres, 1592) fut aussi un humaniste, qui se consacra à la littérature, et à l'Antiquité gréco-romaine : en 1565, il fit paraître une édition des *Idylles* des poètes alexandrins Bion et Moschos (publiées pour la première fois), accompagnée d'*Élégies* de Phanoclès et de Properce, puis, en 1580, une traduction latine des poèmes de Théocrite (2e éd. 1595), etc...

L'ouvrage que nous présentons ici est une édition, par J. Kramer, avec introduction, traduction allemande, notes et index, d'un traité qu'Adolf van Meetkercke rédigea, en latin, sur la manière de prononcer correctement le grec ancien (Bruges, 1565[1] ; Anvers, 1576[2]).

En cette Europe du milieu du XVIe siècle, le sujet est au cœur des préoccupations des lettrés. A la suite d'Erasme[1] (qui avait eu lui-même des prédécesseurs en ce domaine : l'espagnol Antonio de Nebrija, l'italien Alde Manuce, etc...), de nombreux humanistes, dont l'anglais John Cheeke, ont exposé et défendu les principes d'une prononciation « réformée » du grec

1. Erasmus, *De recta Latini Graecique sermonis pronuntiatione dialogus* (1528), également édité par J. Kramer, dans la même collection (Beiträge zur klassischen Philologie, Heft 98), 1978. Cf. aussi Jacques Chomarat, *Grammaire et rhétorique chez Érasme*, 2 vol., Paris, Les Belles Lettres, 1981.

ancien, alors prononcé à la manière byzantine : retrouver, par-delà la dégradation que représente le grec byzantin, la prononciation antique, conçue comme une parfaite adéquation entre la prononciation et la graphie, et la figer dans un état désormais immuable, telle était l'ambition des Humanistes. Leurs efforts n'ont pas été vains : la prononciation qu'ils ont défendue s'est imposée et maintenue jusqu'à nos jours en Occident.

Par son contenu, l'ouvrage d'A. van Meetkercke s'inscrit donc dans un mouvement intellectuel particulièrement illustré par Érasme. Mais alors qu'Érasme avait donné à son œuvre une forme littéraire, faisant dialoguer un Ours et un Lion, c'est un traité purement technique, une espèce de manuel, qu'a rédigé A. van Meetkercke : après douze chapitres d'introduction exposant les raisons et les nécessités de cette réforme, sont successivement examinés les vingt-quatre lettres et les différents digrammes vocaliques, dans l'ordre alphabétique, et selon un plan invariable : nom de la lettre grecque et de son original sémitique ; exemples empruntés au latin et aux langues européennes contemporaines (essentiellement le néerlandais et le français) illustrant la manière de la prononcer ; témoignages d'auteurs anciens et d'Humanistes. L'ouvrage se termine par un « exercice d'application » (quatre vers de l'*Iliade*) destiné à vérifier si les principes sont bien acquis.

Une telle démarche, monotone mais pratique, faisait de ce livre un ouvrage de consultation, susceptible de fournir rapidement aux lecteurs les renseignements cherchés. Et c'est assurément ce que voulait A. van Meetkercke, puisqu'il souhaitait, qu'à l'instar du latin, le grec devînt une langue de communication entre lettrés. La réédition de l'ouvrage, en 1576 (c'est ce texte de 1576 qui est reproduit dans l'édition de J. Kramer), montre assez l'intérêt qu'il suscita.

Frédérique Biville.

Biblia sacra iuxta latinam Vulgatam uersionem ad codicum fidem..., cura et studio monachorum abbatiae pontificiae sancti Hieronymi in Vrbe ordinis sancti Benedicti edita : *Liber Danielis ex interpretatione sancti Hieronymi* cum praefationibus et uariis capitulorum seriebus : Romae, Typis polyglottis Vaticanis, 1981, XLV-152 pages.

Voici terminée l'édition critique nouvelle des quatre grands prophètes, dans le cadre de l'édition de la *Vulgate* à laquelle les moines de San Girolamo in Vrbe travaillent depuis 1926 — entreprise heureusement accélérée au cours des dix dernières années. Jointe à une science impressionnante, la beauté de la typographie fait aussi l'agrément de cette savante édition.

S'il bénéficie de l'exploration codicologique des témoins manuscrits des autres prophètes de l'*Ancien Testament*, *Daniel* pose des problèmes qui se sont accumulés depuis l'original hébreu et araméen, assorti de remaniements peut-être dès avant les traductions grecques — dans lesquelles seulement on possède les chapitres 13 et 14, disparus en langues sémitiques. *Hinc haud pauca proelia*, de l'Antiquité à nos jours. Ces tumultes n'ont

pas manqué de retentir aux oreilles de Jérôme, puis de ses copistes médiévaux. Héritier de leur plus ancienne histoire, Jérôme professe déjà en son prologue ce qu'il appelle la « difficultatem Danielis », et se vante d'avoir appris en vue de la traduction de ce prophète le « sermo Chaldaicus ».

Les éditeurs ont recouru non seulement aux matériaux accumulés pour établir le texte critique de la *Vulgate* des autres prophètes, mais aussi au commentaire de *Daniel* par Jérôme (édité critiquement en 1964 par Glorie dans le *C. C. L.* de Turnhout), mais aussi à d'autres témoins particuliers, surtout hispaniques, qui ont transmis des recensions du VII^e^ siècle visigotique ; d'où des corrections mutuelles entre témoins copiés en-deçà et au-delà des Pyrénées (application inattendue de la pensée de Pascal !). Cet imbroglio codicologique constitue un apport précis et fort intéressant à cette circulation des manuscrits entre France carolingienne et Espagne, qui vient d'être au centre du colloque de codicologie tenu à Compostelle l'an passé, à l'initiative de M. C. Díaz y Díaz. Naturellement, Théodulfe le Septimanien (ou même, peut-être, le « transpyrénéen ») a connu et utilisé de telles recensions hispaniques anciennes du prophète. Ces données techniques posent des problèmes plus vastes sur la mentalité d'une Espagne très anciennement friande de l'*Apocalypse*, et fascinée, au cours de son haut Moyen Age mouvementé, par les textes scripturaires rattachés aux genres apocalyptiques : c'est dire l'intérêt largement historique de la nouvelle édition et de ses préfaces : celle des éditeurs, et celles de Jérôme, Isidore (les pages correspondant à Daniel dans les *Prooemia* et le *De ortu* — ce dernier prochainement publié en nouvelle édition critique par C. Chaparro), enfin Théodulfe.

Le dernier chapitre de l'introduction porte le titre redoutable « De archetypo ambiguo » : qui sait si les « dictiones insolitae » du dit archétype, dans leur *latinitas impolita*, « doivent être attribuées à Jérôme ou à son copiste »? La phrase achève de répondre : *incertum* ; on rêverait de voir le scalpel de Pierre Lardet (cf. ici, p. 373 sq.) se porter sur ces six leçons : il y a sûrement des solutions à trouver à l'aide d'un matériel plus largement comparatif, dans Jérôme et hors de lui (sans compter avec l'apport des diverses versions antérieures du texte de *Daniel*).

Ainsi serons-nous les nains hissés sur les épaules de ces géants de l'ecdotique (même si à Chartres ce sont les évangélistes qui se hissent sur les épaules des prophètes). Ce quatuor d'éditions critiques des grands prophètes est une invite plus pressante à engager enfin l'étude de la création littéraire dans cette *Vulgate*, qui est aussi à considérer, du point de vue des philologues, comme le chef d'œuvre d'un des plus grands écrivains de son temps.

Jacques FONTAINE.

Sancti Thomae de Aquino, Opera Omnia iussu Leonis XIII P. M. edita, tomus XLII. *Compendium Theologiae, De articulis fidei et Ecclesiae sacramentis, Responsio de 108 articulis, Responsio de 43 articulis, Responsio de 36 articulis, Responsio de 6 articulis, Epistula ad ducissam Brabantiae, De emptione et uenditione ad tempus, Epistola ad Bernardum abbatem Casinensem, De regno ad regem Cypri, De secreto*, cura et studio Fratrum Praedicatorum. Editori di San Tommaso : Roma, 1979, 355 × 255 mm., 530 pages.

A la date de sortie du présent tome XLII, l'édition léonine de saint Thomas comptait vingt-cinq volumes parus, soit exactement la moitié des volumes prévus ; deux étaient sous presse et quatorze en préparation. C'est dire que cette entreprise collective inaugurée il y a un siècle (le t. I est sorti en 1882), sans toucher à sa fin, a atteint sa vitesse de croisière surtout depuis le nouveau départ pris vers 1960. Comme l'indique une note discrète p. 41 « l'édition des opuscules de ce tome XLII a été entreprise par le P. J. Perrier, lequel a procuré la majeure partie des collations, aidé des autres membres de la commission léonine alors au Saulchoir ». Le volume a été achevé à Grottaferrata. H. F. Dondaine a signé toutes les préfaces, sauf pour le *De spe* (seconde partie inachevée du *Compendium Theologiae*), procuré par G. de Grandpré et pour la fameuse lettre de saint Thomas à Bernard Ayglier, abbé du Mont-Cassin, dernier écrit du docteur angélique, à quelques jours de sa mort. L'authenticité de ce texte, découvert en 1874 par Dom Tosti dans les marges d'un manuscrit cassinien des *Moralia* de Grégoire, a été parfois contestée. La belle démonstration d'A. Dondaine (p. 399-409) me semble clore définitivement le débat en faveur de l'authenticité ; elle s'appuie sur une étude philologique et codicologique qui est un modèle du genre. Mais il faut lire aussi cette ultime lettre, où Frère Thomas proclame sereinement la liberté de l'homme en dépit de la prescience de Dieu.

L'ensemble des opuscules, sauf le *Compendium Theologiae*, représente des pièces de circonstance, datables entre 1261 et 1274 : ce sont les réponses de saint Thomas à qui le consultait, que ce soit tel confrère, le supérieur de l'Ordre ou la duchesse de Brabant. La duchesse avait entre autres questionné Thomas sur l'attitude à avoir à l'égard de ses sujets Juifs : rien dans la réponse qui s'écarte le moins du monde de la position de la chrétienté médiévale en la matière.

Grâce aux philologues de Grottaferrata, saint Thomas bénéficie d'une édition critique presque parfaite : tous les manuscrits sont chaque fois testés, classés (ainsi pour le *De articulis fidei*, 275 témoins...), chaque édition étant fondée sur un choix raisonné, opéré en fonction des caractéristiques propres à la tradition de chaque œuvre. Ces travaux montrent ce qu'il reste à faire pour de nombreux écrits patristiques. Mais tout éditeur de texte ne peut qu'apprendre beaucoup à la lecture des préfaces de l'édition léonine, d'où l'on pourrait tirer un véritable manuel d'ecdotique.

Louis Holtz.